LES
SCYTHES,
TRAGÉDIE.

LES
SCYTHES,
TRAGÉDIE.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & augmentée sur celle de Genève.

Prix, 30 sols.



A LYON,

Chez LES FRERES PERISSE.

M. DCC. LXVII.



ÉPITRE

DÉDICATOIRE.

IL y avait autrefois en Perſe un bon vieillard qui cultivait ſon jardin, *car il faut finir par là ; & ce jardin était accompagné de vignes & de champs ;* & paulum ſilvæ ſuper his erat ; *& ce jardin n'était pas auprès de Perſépolis, mais dans une vallée immenſe entourée des montagnes du Caucaſe couvertes de neiges éternelles ; & ce vieillard n'écrivait ni ſur la population, ni ſur l'agriculture, comme on faiſait par paſſe-tems à Babilone, ville qui tire ſon nom de* Babil ; *mais il avait défriché des terres incultes, & triplé le nombre des habitans autour de ſa cabane.*

Ce bon homme vivait ſous Artaxerxes, pluſieurs années après l'aventure d'Obéïde & d'Indatire, & il fit une Tragédie en vers Perſans, qu'il fit repréſenter par ſa famille & par quelques Bergers du mont Caucaſe, car il s'amuſait à faire des vers Perſans aſſez paſſablement, ce qui lui avait attiré de violens

ennemis dans Babilone, c'est-à-dire, une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui, & qui lui imputaient les plus grandes platitudes, & les plus impertinens livres qui eussent jamais deshonoré la Perse, & il les laissait aboyer, & grifonner, & calomnier; & c'était pour être loin de cette racaille, qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase, où il cultivait son jardin.

Mais, comme dit le Poëte Persan Horace, principibus placuisse viris, non ultima laus est. *Il y avait à la cour d'Artaxerxes un principal Satrape, & son nom était Elochivis, comme qui dirait habile, généreux & plein d'esprit, tant la Langue Persane a d'énergie. Non-seulement le grand Satrape Elochivis versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés & franchises dont il avait joui du tems de Cyrus; & de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard. La Nation sur-tout lui avait une très-grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle & la même ardeur que Nalrisp, Ministre de paix, à donner à la Perse, cette*

paix tant desirée ; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce Satrape avait l'ame aussi grande que Giafar le Barmécide, & Aboulcasem ; car il est dit dans les Annales de Babilone, recueillies par Mir Kond, que lorsque l'argent manquait dans le trésor du Roi, appellé l'Oreiller, Elochivis en donnait souvent du sien, & qu'en une année, il distribua ainsi dix mille Dariques, que Dom Calmet évalue à une pistole la piece. Il payait quelquefois trois cens dariques, ce qui ne valait pas trois aspres, & Babilone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand Satrape Nalrisp joignait aussi au goût le plus sûr, & à l'esprit le plus naturel, l'équité & la bienfaisance. Il faisait les délices de ses amis, & son commerce était enchanteur; de sorte que les Babiloniens, tout malins qu'ils étaient, respectaient & aimaient ces deux Satrapes, ce qui était assez rare en Perse.

Il ne fallait pas les louer en face ; recalcitrabant undique tuti : *c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaise coutume qui exposait l'encenseur & l'encensé aux méchantes langues.*

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres Babiloniens daignassent lire sa Tragédie Persanne, intitulée les Scythes. *Ils en furent assez contens. Ils dirent qu'avec le tems ce Campagnard pourrait se former; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel & de l'extraordinaire, & même de l'intérêt ; & que pour peu qu'on corrigeât seulement trois cens vers à chaque Acte, la Piece pourrait être à l'abri de la censure des mal-intentionnés ; mais les mal-intentionnés prirent la chose à la lettre.*

Cette indulgence ragaillardit le bon homme, qui leur était bien respectueusement dévoué, & qui avait le cœur bon, quoiqu'il se permît de rire quelquefois aux dépens des méchans & des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une Epître dédicatoire à ses deux Patrons en grand style, qui endormit toute la Cour & toutes les Académies de Babilone, & que je n'ai jamais pu retrouver dans les Annales de la Perse.



PRÉFACE

DES EDITEURS DE LYON.

L'EDITION que nous donnons de la Tragédie des Scythes, est la plus ample & la plus correcte qu'on ait faite jusqu'à présent. Nous pouvons assurer qu'elle est entiérement conforme au Manuscrit d'après lequel la Piece a été jouée sur le Théâtre de Ferney, & sur celui de M. le Marquis de l'Angalerie. Car nous savons qu'elle n'avait été composée que comme un amusement de société pour exercer les talens de quelques personnes d'un rare mérite qui ont du goût pour le Théâtre.

L'Edition de Paris ne pouvait être aussi fidelle que la nôtre, puisqu'elle ne fut entre

priſe que ſur la premiere Edition de Genève, à laquelle l'Auteur changea plus de cent vers, que le Théâtre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le tems de ſe procurer. Pierre Pellet imprima depuis la Piece à Genève, mais il y manque quelques morceaux qui, juſqu'à préſent, n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs, il a omis l'Epître dédicatoire qui eſt dans un goût auſſi nouveau que la Piece, & la Préface, que les Amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'Édition de Hollande, on croira ſans peine qu'elle n'approche pas de la nôtre, les Editeurs Hollandais n'étant pas à portée de conſulter l'Auteur.

Ceux qui ont fait l'Edition de Bordeaux ſont dans le même cas; enfin de huit Editions qui ont paru, la nôtre eſt la plus complette.

Il faut de plus conſidérer que dans preſque toutes les Pieces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord ſur la Scene, ſoit par des convenances qui n'ont qu'un tems, ſoit par la crainte de fournir un prétexte à des alluſions malignes. Nous trouvons, par exemple, dans notre exem-

plaire ces vers de Sozame à la troisieme Scene du premier Acte :

Ah crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré long-tems, & sont mon repentir.

Il y a dans l'Edition de Paris :

Ah ! crois-moi, tous ces lauriers affreux,
Les exploits des tirans, des peuples les miseres,
Ces états dévastés par des mains mercenaires,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai detestés.

Ce n'est pas à nous à décider lesquels sont les meilleurs ; nous présentons seulement ces deux leçons différentes aux Amateurs qui sont en état d'en juger ; mais sûrement il n'y a personne qui puisse avec raison faire la moindre application des conquêtes des Perses & du despotisme de leurs rois, avec les monarchies & les mœurs de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

L'Auteur des Scythes nous apprend qu'on

retrancha à Paris, dans l'Orphelin de la Chine, des vers de Gengiskan, que l'on récite aujourd'hui ſur tous les théâtres.

On ſait que ce fut bien pis à Mahomet, & ce qu'il fallut de peines, de tems & de ſoins pour rétablir ſur la ſcene Françaiſe cette Tragédie unique en ſon genre, dédiée à un des plus vertueux Papes que l'Egliſe ait eus jamais.

Ce qui occaſionne quelquefois des variantes que les Editeurs ont peine à démêler, c'eſt la mauvaiſe humeur des Critiques de profeſſion qui s'attachent à des mots, ſurtout dans des Pieces ſimples, leſquelles exigent un ſtile naturel, & banniſſent cette pompe majeſtueuſe dont les eſprits ſont ſubjugués aux premieres repréſentations dans des ſujets plus importans.

C'eſt ainſi que la Bérénice de l'illuſtre Racine eſſuia tant de reproches ſur mille expreſſions familieres que ſon ſujet ſemblait permettre :

Belle Reine, & pourquoi vous offenſeriez-vous ?

Arzace, entrerons-nous ? — Et pourquoi donc partir ?

A-t-on vu de ma part le roi de Comagene ?
Il suffit. Et que fait la Reine Bérénice ?
On sçait qu'elle est charmante, & de si belles mains...
Cet amour est ardent, il le faut confesser,
Encor un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y pense.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Adieu, ne quittez point ma princesse, ma reine;
Eh quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti! (*)
Remettez-vous, Madame, & rentrez en vous-même.
Car enfin, ma Princesse, il faut nous séparer.
Dites, parlez. — Hélas que vous me déchirez!
Pourquoi suis-je empereur, pourquoi suis-je amoureux?
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.
Quoi! Seigneur. — Je ne sçais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût, furent les armes que les ennemis de Racine tournerent contre lui. On les parodia à la Farce Italienne. Des gens qui n'avaient pu

(*) C'est Bérénice qui dit ce vers à Antiochus. Visé, qui était dans le Parterre, cria : *Qu'il parte.*

faire quatre vers ſupportables dans leur vie, ne manquèrent pas de décider dans vingt Brochures, que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos Poétes, ne ſavait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences, ou plutôt ces naïvetés qu'on appellait négligences, étaient liées à des beautés réelles, à des ſentimens vrais & délicats, que ce grand homme ſavait ſeul exprimer. Auſſi, quand il s'eſt trouvé des Actrices capables de jouer Bérénice, elle a toujours été repréſentée avec de grands applaudiſſemens; elle a fait verſer des larmes; mais la nature accorde preſque auſſi rarement les talens néceſſaires pour bien déclamer, qu'elle accorde le don de faire des Tragédies dignes d'être repréſentées. Les eſprits juſtes & déſintéreſſés les jugent dans le cabinet, mais les Acteurs ſeuls les font réuſſir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'on fit de Bérénice; il s'enveloppa dans la gloire d'avoir fait une Piece touchante d'un ſujet dont aucun de ſes rivaux, quel qu'il pût être, n'aurait

pu tirer deux ou trois Scenes. Que dis-je ? une ſeule qui eût pu contenter la délicateſſe de la cour de Louis XIV.

Ce qui fait bien connaître le cœur humain, c'eſt que perſonne n'écrivit contre la Bérénice de Corneille qu'on jouait en même-tems, & que cent Critiques ſe déchaînaient contre la Bérénice de Racine. Quelle en était la raiſon ? C'eſt qu'on ſentait dans le fond de ſon cœur la ſupériorité de ce ſtile naturel auquel perſonne ne pouvait atteindre. On ſentait que rien n'eſt plus aiſé que de coudre enſemble des Scenes empoulées, & rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine tant critiqué, tant pourſuivi par la médiocrité & par l'envie, a gagné à la longue tous les ſuffrages. Le tems ſeul a vengé ſa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappans, de ce que peuvent la malignité & le préjugé. Adelaïde du Gueſclin fut rebutée dès le premier Acte juſqu'au dernier. On s'eſt aviſé, après plus de trente années, de la remettre au théâtre, ſans y changer

un ſeul mot, & elle y a eu le ſuccès le plus conſtant.

Dans toutes les actions publiques, la réuſſite dépend beaucoup plus des acceſſoires que de la choſe même. Ce qui entraîne tous les ſuffrages dans un tems, aliéne tous les eſprits dans un autre. Il n'eſt qu'un ſeul genre pour lequel le jugement du Public ne varie jamais, c'eſt celui de la ſatire groſſière qu'on mépriſe, même en s'en amuſant quelques momens; c'eſt cette critique acharnée & mercénaire d'ignorans qui inſultent à prix fait aux Arts qu'ils n'ont jamais pratiqués; qui dénigrent les tableaux du Salon, ſans avoir ſu deſſiner; qui s'élèvent contre la Muſique de Rameau ſans ſavoir ſolfier. Miſérables bourdons qui vont de ruche en ruche ſe faire chaſſer par les Abeilles laborieuſes.



PRÉFACE

PRÉFACE
DE L'EDITION DE PARIS.

ON ſait aſſez que chez des Nations polies & ingénieuſes, dans de grandes Villes comme Paris & Londres, il faut abſolument des Spectacles Dramatiques: on a peu beſoin d'Elégies, d'Odes, d'Eglogues; mais les Spectacles étant devenus néceſſaires, toute Tragédie, quoique médiocre, porte ſon excuſe avec elle, parce qu'on en peut donner quelques repréſentations au Public, qui ſe délaſſe par des nouveautés paſſagères, chef-d'œuvres immortels dont il eſt raſſaſié.

La Piece qu'on préſente ici aux Amateurs, peut du moins avoir un caractere de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore expoſées ſur le Théâtre tragique. Brumoy s'imaginait, comme on l'a déja remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des ſujets hiſtoriques. Il cherchait les raiſons pour leſquelles les ſujets d'invention n'avaient point réuſſi, mais la véritable raiſon eſt que les Pieces de Scudéri & de Bois-Robert, qui ſont dans ce goût, manquent en effet d'invention, & ne ſont que des fables inſipides, ſans mœurs & ſans caracteres. Brumoy ne pouvait deviner le génie.

Ce n'eſt pas aſſez, nous l'avouons, d'inventer un ſujet dans lequel, ſous des noms nouveaux, on traite des paſſions uſées & des événemens communs. *Omnia jam vulgata.* Il eſt vrai que les Spectateurs s'intéreſſent toujours pour une Amante abandonnée, pour une Mere dont on immole le Fils, pour un Héros aimable

en danger, pour une grande paſſion malheureuſe, mais s'il n'eſt rien de neuf dans ces peintures, les Auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des Imitateurs. La place de Campiſtron eſt triſte ; le Lecteur dit : Je connaiſſais tout cela, & je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au Public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, & que bientôt il ſera impoſſible de trouver, un Amateur du Théâtre a été forcé de mettre ſur la Scene l'ancienne Chevalerie, le contraſte des Mahométans & des Chrétiens, celui des Américains & des Eſpagnols, celui des Chinois & des Tartares. Il a été forcé de joindre à des paſſions ſi ſouvent traitées, des mœurs que nous ne connaiſſions pas ſur la Scene.

On hazarde aujourd'hui le tableau contraſté des anciens Scythes & des anciens Perſans, qui, peut-être, eſt la peinture de quelques Nations modernes. C'eſt une entrepriſe un peu téméraire d'introduire des Paſteurs, des Laboureurs avec des Princes, & de mêler les mœurs champêtres avec celles des Cours.

Mais enfin cette invention théâtrale (heureuſe ou non) eſt puiſée entiérement dans la Nature. On peut même rendre héroïque cette nature ſi ſimple : on peut faire parler des Pâtres guerriers & libres, avec une fierté qui s'éleve au-deſſus de la baſſeſſe que nous attribuons très-injuſtement à leur état, pourvu que cette fierté ne ſoit jamais bourſouflée, car qui doit l'être ? Le bourſouflé, l'empoulé ne convient pas même à Céſar. Toute grandeur doit être ſimple.

C'eſt ici en quelque ſorte l'état de nature, mis en oppoſition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il eſt dans les grandes Villes. On peut enfin étaler, dans

des cabanes, des sentimens aussi touchans que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante, des Citoyens des grandes villes avec les Habitans des campagnes, tant le burlesque est aisé, tant les choses se présentent en ridicule à certaines Nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque, & peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit, & qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le sujet d'Alzire, qui n'avait pas encore été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan : *J'entends, c'est Arlequin Sauvage.*

Il est certain qu'Alzire n'aurait pas réussi, si l'effet théâtral n'avait convaincu les Spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la Tragédie que les aventures des Héros les plus connus & les plus imposans.

La Tragédie des Scythes est un plan beaucoup plus hazardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la Scene ? Deux Vieillards auprès de leurs cabanes, des Bergers, des Laboureurs. De qui parle-t-on ? D'une fille qui prend soin de la vieillesse de son pere, & qui fait le service le plus pénible. Qui épouse-t-elle ? Un Pâtre, qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux Vieillards s'asseient sur un banc de gazon. Mais que des Acteurs habiles pourraient faire valoir cette simplicité !

Ceux qui se connaissent en déclamation & en expression de la Nature, sentiront sur-tout quel effet pourraient faire deux Vieillards dont l'un tremble pour son Fils, & l'autre pour son gendre, dans le tems que le jeune Pasteur est aux prises avec la mort,

un Pere affaibli par l'âge & par la crainte, qui chancelle, qui tombe sur un siege de mousse, qui se releve avec peine, qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au secours de son Fils, un ami éperdu qui partage ses douleurs & sa faiblesse; qui l'aide d'une main tremblante à se relever: ce même Pere qui, dans ces momens de saisissement & d'angoisse, apprend que son Fils est tué, & qui, le moment d'après, apprend que son Fils est vengé: ce sont là, si je ne me trompe, de ces peintures vivantes & animées qu'on ne connaissait pas autrefois, & dont M. le Kain a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est là le véritable art de l'Acteur. On ne savait guères auparavant que réciter proprement des Couplets, comme nos Maîtres de Musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé avant Mademoiselle Clairon jouer dans Oreste la Scene de l'Urne comme elle l'a jouée? qui aurait imaginé de peindre ainsi la Nature, de tomber évanouïe tenant l'Urne d'une main, en laissant l'autre descendre immobile & sans vie? qui aurait osé, comme M. le Kain, sortir les bras ensanglantés du tombeau de Ninus, tandis que l'admirable Actrice qui représentait Sémiramis, se traînait mourante sur les marches du tombeau même? Voilà ce que les petits-Maîtres & les petites Maîtresses appellèrent d'abord *des postures*, & ce que les Connaisseurs étonnés de la perfection inattendue de l'Art, ont appellés des tableaux de Michel Ange. C'est là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux qu'ex-

celle le plus grand Acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. Garrik, qui a effrayé & attendri parmi nous ceux même qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un Philosophe, qui, à l'exemple d'Aristote, a su joindre aux Sciences abstraites, l'éloquence, la connaissance du cœur humain, & l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'Auteur de Sémiramis, qui a toujours voulu qu'on animât la Scene par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvemens plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce Philosophe sensible a même proposé des choses que l'Auteur de Sémiramis, d'Oreste & de Tancrede, n'oserait jamais hazarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris & les paroles de Clitemnestre qu'on égorge derriere la Scene : parole qu'une Actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles faisaient dans Athenes un effet prodigieux ; tout le monde frémissait, quand il entendait, *o teknon ! teknon ! Oikteiré ten tékousan.* Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre Théâtre à ce grand pathétique.

> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible. On peut effrayer la Nature, mais non pas la révolter & la dégoûter.

Gardons-nous sur-tout de chercher dans un grand appareil, & dans un vain jeu de Théâtre, un supplément à l'intérêt & à l'éloquence. Il vaut cent fois

mieux, ſans doute, ſavoir faire parler ſes Acteurs, que de ſe borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux Vers de ſentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomines, avec des ſoléciſmes ou avec des vers froids & durs, pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'eſt rien de beau en aucun genre que ce qui ſoutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoreſque font un grand effet ſans doute : mais ne mettons jamais le bizarre & le giganteſque à la place de la nature, & le forcé à la place du ſimple ; que le Décorateur ne l'emporte point ſur l'Auteur : car alors au lieu de Tragédies, on aurait la *rareté*, la *curioſité*.

La Piece qu'on ſoumet ici aux lumieres des Connaiſſeurs eſt ſimple, mais très-difficile à bien jouer ; on ne la donne point au Théâtre, parce qu'on ne la croit point aſſez bonne. D'ailleurs preſque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert, & un jeu de théâtre parfait, pour faire ſupporter la piece à la répréſentation. Il y a pluſieurs tragédies dans ce cas, telles que Brutus, Rome ſauvée, la Mort de Céſar, qu'il eſt impoſſible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laiſſe tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, & chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des Acteurs eſt très rare dans la tragédie. Ceux qui ſont chargés des ſeconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un grand tableau, ils redoutent le parterre, trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui

n'eſt pas d'uſage. Très-peu ſavent diſtinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la miſérable habitude de débiter des vers comme de la proſe, de méconnaître le rhythme & l'harmonie, a preſque anéanti l'art de la déclamation.

L'Auteur n'oſant donc pas donner *les Scythes* au théâtre, ne préſente cet ouvrage que comme une très-faible eſquiſſe, que quelqu'un des jeunes gens qui s'élevent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être repréſentés ſur la Scène tragique, en obſervant toujours toutefois les bienſéances ſans leſquelles il n'y a point de vraies beautés chez les Nations policées, & ſur-tout aux yeux des Cours éclairées.

Enfin, l'Auteur des Scythes s'eſt occupé pendant quarante ans du ſoin d'étendre la carriere de l'art. S'il n'y a pas réuſſi, il aura du moins dans ſa vieilleſſe la conſolation de voir ſon objet rempli par de jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

NB. *Les tirets — qu'on trouvera dans les vers, indiquent les pauſes, les ſilences, les tons ou radoucis, ou élevés, ou douloureux, que l'Acteur doit employer, en cas que cette faible tragédie ſoit jamais repréſentée.*

PERSONNAGES.

HERMODAN, Pere d'Indatire, habitant d'un Canton Scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, Prince d'Ecbatane.

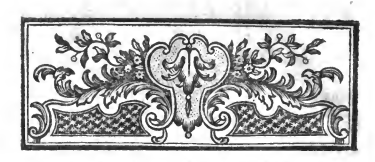
SOZAME, ancien Général Persan, retiré en Scythie.

OBÉIDE, Fille de Sozame.

SULMA, Compagne d'Obéïde.

HIRCAN, Officier d'Athamare.

SCYTHES & PERSANS.



LES SCYTHES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*Le théâtre représente un bocage & un berceau, avec un banc de gazon : on voit, dans le lointain, des campagnes & des cabanes.*)

HERMODAN, INDATIRE, & deux Scythes couverts de peaux de tigres ou de lions.

HERMODAN.

INdatire, mon fils, quelle eſt donc cette audace ?
Qui ſont ces étrangers ? quelle inſolente race
A franchi les ſommets des rochers d'Immaüs ?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus ?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquiles ?

INDATIRE.

Mes braves compagnons sortis de leurs aziles,
Avec rapidité se sont rejoints à moi,
Ainsi qu'on les voit tous s'attrouper sans effroi
Contre les fiers assauts des tigres d'Hircanie.
Notre troupe assemblée est faible, mais unie,
Instruite à défier le péril & la mort.
Elle marche aux Persans, elle avance ; & d'abord,
Sur un coursier superbe à nos yeux se présente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante ;
L'or & les diamans brillent sur ses habits,
Son turban disparait sous les feux des rubis ;
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
Nous le saluons tous, en lui faisant connaître
Que ce titre de maître aux Persans si sacré
Dans l'antique Scythie est un titre ignoré.

Nous sommes tous égaux sur ces rives si chères,
Sans rois & sans sujets, tous libres & tous freres.
Que veux-tu dans ces lieux ? viens-tu pour nous traiter
En hommes, en amis, ou pour nous insulter ?

Alors il me répond, d'une voix douce & fière,
Que des états Persans visitant la frontière,
Il veut voir à loisir ce peuple si vanté
Pour ses antiques mœurs & pour sa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage.
Mais j'observais pourtant je ne sais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond,
Et les sombres chagrins répandus sur son front.
Nous offrons cependant à sa troupe brillante,
Des hôtes de nos bois la dépouille sanglante,
Nos utiles toisons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a semé sous nos pas,
Mais sur-tout des carquois, des fléches, des armures,

Ornemens des guerriers & nos ſeules parures.
Ils préſentent alors, à nos regards ſurpris,
Des chefs-d'œuvre d'orgueil ſans meſure & ſans prix,
Inſtrumens de molleſſe, où ſous l'or & la ſoie
Des inutiles arts tout l'effort ſe déploie.
Nous avons rejeté ces préſens corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,
Superbes ennemis de la ſimple nature:
L'appareil des grandeurs au pauvre eſt une injure;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous ſommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de pourſuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,
Les habitans des airs, de la terre & des eaux.
Contens de notre accueil, ils nous traitent d'égaux.
Enfin, nous nous jurons une amitié ſincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous eſt un jour proſpère.
Ils pourront voir nos jeux & nos ſolemnités,
Les charmes d'Obéïde & mes félicités.

HERMODAN.

Ainſi donc, mon cher fils, juſqu'en notre contrée,
La Perſe eſt triomphante; Obéïde adorée,
Par un charme invincible a ſubjugué tes ſens!
Cet objet, tu le ſais, naquit chez les Perſans.

INDATIRE.

On le dit; mais qu'importe où le ciel la fit naître!

HERMODAN.

Son père juſqu'ici ne s'eſt point fait connaître;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix que nous donnent les Dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Tranſplanta ſa famille en ce déſert ſauvage.
Mais dans ſes entretiens j'ai ſouvent démêlé

Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il eſt perſécuté : la vertu malheureuſe
Devient plus reſpectable, & m'eſt plus précieuſe.
Je vois avec plaiſir que du ſein des honneurs,
Il s'eſt ſoumis ſans peine à nos loix, à nos mœurs,
Quoiqu'il ſoit dans un âge où l'ame la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille eſt encore au deſſus.
De ſon ſexe & du nôtre elle unit les vertus.
Courageuſe & modeſte, elle eſt belle & l'ignore.
Sans doute elle eſt d'un rang que chez elle on honore.
Son ame eſt noble au moins; car elle eſt ſans orgueil,
Simple dans ſes diſcours, affable en ſon accueil.
Sans aviliſſement à tout elle s'abaiſſe;
D'un père infortuné ſoulage la vieilleſſe,
Le conſole, le ſert, & craint d'appercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà ſon devoir.
On la voit ſupporter la fatigue obſtinée,
Pour laquelle on ſent trop qu'elle n'était point née.
Elle brille ſur-tout dans nos champêtres jeux,
Nobles amuſemens d'un peuple belliqueux.
Elle eſt de nos beautés l'amour & le modele;
Le ciel la récompenſe en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais, d'où vient que ſon père admis dans ce ſéjour,
Plus formé qu'elle encor aux uſages des Scythes,
Adorateur des loix que nos mœurs ont preſcrites,
Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de ſon deſtin n'a rien manifeſté?
Sur ſon rang, ſur les ſiens pourquoi ſe taire encore?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu

Au sang d'un étranger qui craint d'être connu ?

INDATIRE.

Quel qu'il soit, il est libre, il est juste, intrépide,
Il m'aime, il est enfin le père d'Obéïde.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCENE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE *allant à Sozame.*

O Vieillard généreux
O cher concitoyen de nos pâtres heureux !
Les Persans en ce jour venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du saint nœud qui nous lie !
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus se crut égal aux Dieux.
J'en atteste les miens, & le jour qui m'éclaire,
Mon cœur se donne à toi, comme il est à mon père ;
Je te sers comme lui. Quoi, tu verses des pleurs !

SOZAME.

J'en verse de tendresse ; & si dans mes malheurs
Cette heureuse alliance, où mon bonheur se fonde,
Guérit d'un cœur flétri la blessure profonde,
La cicatrice en reste ; & les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a soufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins, ta vertu m'est connue ;

Qui peut donc t'affliger ? ma candeur ingénue
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir,
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils ! ô mon cher Indatire !
Ma fille eſt, je le ſais, ſoumiſe à mon empire ;
Elle eſt l'unique bien que les Dieux m'ont laiſſé.
J'ai voulu cet himen, je l'ai déjà preſſé ;
Je ne la gêne point ſous la loi paternelle ;
Son choix ou ſon refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui pour former ce lien,
Traite ſon digne ſang comme je fais le mien ;
Et que la liberté de ta ſage contrée,
Préſide à l'union que j'ai tant deſirée.
Avec ce digne ami laiſſe-moi m'expliquer :
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher & noble eſpoir de ma triſte famille ;
Mon fils, obtiens ſes vœux ; je te répond des miens.

INDATIRE.

J'embraſſe tes genoux, & je revole aux ſiens.

SCENE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

AMi, reposons-nous sur ce siege sauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mousse & le feuillage,
La nature nous l'offre ; & je hais dès long-tems
Ceux que l'art a tissus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perse?

SOZAME.

Il est vrai.

HERMODAN.

Ton silence
M'a privé trop long-tems de cette confidence.
Je ne hais point les grands. J'en ai vu quelquefois
Qu'un desir curieux attira dans nos bois:
J'aimai de ces Persans les mœurs nobles & fières.
Je sais que les humains sont nés égaux & frères ;
Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter
Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut présenter ;
Et la simplicité de notre république,
N'est point une leçon pour l'état monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché?
Crois-moi, tu t'abusais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chûte, ma misère ;

La source de mes maux ; pardonne au cœur d'un père
J'ai tout perdu ; ma fille est ici sans appui ;
Et j'ai craint que le crime, & la honte d'autrui
Ne rejaillît sur elle & ne flétrît sa gloire.
Apprends d'elle & de moi la malheureuse histoire.

HERMODAN. (*Ils s'asseyent tous deux.*)

Sèche tes pleurs, & parle.

SOZAME.

Apprends que sous Cyrus
Je portai la terreur aux peuples éperdus.
Ivre de cette gloire, à qui l'on sacrifie,
Ce fut moi dont la main subjugua l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il est bien malheureux ;
Il fut libre.

SOZAME.

Ah ! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté, pour se faire obéir,
M'ont égaré long-tems, & font mon repentir....
Enfin, Cyrus sur moi répandant ses largesses,
M'orna de dignités, me combla de richesses.
A ses conseils secrets je fus associé.
Mon protecteur mourut ; & je fus oublié.
J'abandonnai Cambyse, illustre téméraire,
Indigne successeur de son auguste père.
Ecbatane, du Mède autrefois le séjour,
Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour.
Mais son frère Smerdis gouvernant la Médie,
Smerdis de la vertu persécuteur impie,

De mes jours honorés empoisonna la fin.
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein,
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ses passions caractère indomptable,
Méprisant son épouse en possédant son cœur,
Pour la jeune Obéïde épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître despotique,
Ce soutien de mon âge & mon espoir unique.
Athamare est son nom ; sa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de deshonneur.

HERMODAN.

As-tu par son trépas repoussé cet outrage ?

SOZAME.

J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les transports violens
D'un esprit indomptable en ses emportemens.
De sa mère en ce tems, les Dieux l'avaient privée.
Par moi seul à ce Prince elle fut enlevée.
Les dignes courtisans de l'infâme Smerdis,
Monstres, par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraissant sincères ;
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser,
Et me cachaient la main qui savait m'écraser.
C'est un crime en Médie, ainsi qu'à Babilone,
D'oser parler en homme à l'héritier du trône....

HERMODAN.

O de la servitude effets avilissans !
Quoi ! la plainte est un crime à la cour des Persans !

SOZAME.

Le premier de l'État, quand il a pu déplaire,

S'il eſt perſécuté, doit ſouffrir & ſe taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu cette baſſe grandeur?

SOZAME. (*Les deux vieillards ſe levent.*)

Ce ſouvenir honteux ſouleve encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune & la vie,
Tout fut tenté par eux, & tout leur réuſſit.
Smerdis proſcrit ma tête ; on partage, on ravit
Mes emplois & mes biens, le prix de mon ſervice.
Ma fille en fait ſans peine un noble ſacrifice,
Ne voit plus que ſon père, & ſubiſſant ſon ſort
Accompagne ma fuite & s'expoſe à la mort.
Nous partons, nous marchons de montagne en abîme,
Du Taurus eſcarpé nous franchiſſons la cîme.
Bientôt dans vos forêts, grace au ciel, parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Eſt d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la ſuite des Rois,
Loin des ſeuls citoyens gouvernés par les loix.
Mais je ſens que ma fille aux déſerts enterrée,
Du faſte des grandeurs autrefois entourée,
Dans le ſecret du cœur pourrait entretenir
De ſes honneurs paſſés l'importun ſouvenir.
J'ai peur que la raiſon, l'amitié filiale,
Combattent faiblement l'illuſion fatale
Dont le charme trompeur a faſciné toujours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours.
Voilà ce qui tantôt rappellant mes alarmes,
A rouvert un moment la ſource de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici ? qu'a-t-elle à regretter ?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a sû quitter ;
Elle est libre avec nous, applaudie, honorée ;
D'aucuns soins dangereux sa paix n'est altérée.
La franchise qui regne en notre heureux séjour,
Fait mépriser les fers & l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content si ma chere Obéïde
Haïssait comme moi cette cour si perfide.
Pourra-t-elle en effet penser dans ses beaux ans,
Ainsi qu'un vieux Soldat détrompé par le tems ?
Tu connais, cher Ami, mes grandeurs éclipsées,
Et mes soupçons présens, & mes douleurs passées ;
Cache-les à ton fils ; & que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets ; mais apprends qu'on devine
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine.
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprits.
Je tairai tout le reste & sur-tout à mon fils.
Il s'en alarmerait.

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

O Béïde se donne,
Obéïde est à moi, si ta bonté l'ordonne,

Si mon père y souscrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie,
Il me fait Citoyen de ta noble patrie.

SCENE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE, UN SCYTHE.

LE SCYTHE.

RESpectables vieillards, sachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a long-tems cherché.

HERMODAN (*à Sozame.*)

O ciel ! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre !

INDATIRE.

Lui poursuivre Sozame ! il cesserait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Persan ne vient point défier
Un peuple de pasteurs innocent & guerrier.
Il paraît accablé d'une douleur profonde :
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde,

Un illustre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu, qui loin de ces naufrages,
Rassasiés de trouble, & fatigués d'orages,
Préféraient de nos mœurs la grossière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais sensible, mais tendre;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN (*à Sozame.*)

Ces pleurs me sont suspects, ainsi que ses présens.
Pardonne à mes soupçons, mais je crains les Persans;
Ces esclaves brillans veulent au moins séduire.
Peut-être c'est à toi qu'on cherche encor à nuire;
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton sang à sa rage échappé.
D'un Prince quelquefois le malheureux Ministre
Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

SOZAME.

Oubliant tous les Rois dans ces heureux climats;
Je suis oublié d'eux, & je ne les crains pas.

INDATIRE (*à Sozame.*)

Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
Pût manquer seulement de respect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'est un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégresse.
Que nous fait d'un Persan la joie ou la tristesse?

Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur ?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures,
Ces feſtons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

(à Sozame.)

Viens préſenter la main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuſe à ta fille promiſe,
Terrible aux ennemis, à toi toujours ſoumiſe.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OBEIDE, SULMA.

SULMA.

Vous y résolvez-vous ?

OBÉÏDE.

Oui, j'aurai le courage
D'ensevelir mes jours en ce désert sauvage.
On ne me verra point, lasse d'un long effort,
D'un père inébranlable attendre ici la mort,
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane,
Essayer d'adoucir la loi qui le condamne,
Pour aller recueillir des débris dispersés
Que tant d'avides mains ont en foule amassés.
Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée.
Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour,
Qui rappellait mon cœur à mon premier séjour.
J'ai sans doute à ce cœur fait trop de violence,
Pour démentir jamais tant de persévérance.
Je me suis fait enfin dans ces grossiers climats,
Un esprit & des mœurs que je n'espérais pas.
Ce n'est plus Obéïde à la cour adorée,
D'esclaves couronnés à toute heure entourée;
Tous ces grands de la Perse à ma porte rempans,
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.
D'un peuple industrieux les talens mercenaires

De mon goût dédaigneux ne sont plus tributaires.
J'ai pris un nouvel être ; & s'il m'en a coûté
Pour subir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre & d'imiter mon père,
En m'en donnant la force est mon noble salaire.

SULMA.

Votre rare vertu passe votre malheur ;
Dans votre abaissement je vois votre grandeur.
Je vous admire en tout ; mais le cœur est-il maître
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?
La nature a ses droits ; ses bienfaisantes mains
Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.
On souffre en sa patrie ; elle peut nous déplaire ;
Mais quand on l'a perdue, alors elle est bien chère.

OBÉÏDE.

Le ciel m'en donne une autre, & je la dois chérir,
La supporter du moins, y languir, y mourir ;
Telle est ma destinée. — Hélas ! tu l'as suivie !
Tu quittas tout pour moi, tu consoles ma vie ;
Mais je serais barbare en t'osant proposer
De porter ce fardeau qui commence à peser.
Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée,
Tu trouveras peut-être une ame assez bien née,
Compatissante assez pour acquitter vers toi
Ce que le sort m'enlève, & ce que je te doi.
D'une pitié bien juste elle sera frappée,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
Pars, ma chere Sulma ; revois, si tu le veux,
La superbe Ecbatane & ses peuples heureux :
Laisse dans ces déserts ta fidèle Obéïde.

SULMA.

Ah ! que la mort plutôt frappe cette perfide,

Si

Si jamais je conçois le criminel deſſein
De chercher loin de vous un bonheur incertain ;
J'ai vêcu pour vous ſeule ; & votre deſtinée
Juſques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais je vous l'avouerai, ce n'eſt pas ſans horreur
Que je vois tant d'apas, de gloire, de grandeur,
D'un ſoldat de Scythie être ici le partage.

OBÉÏDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton,
De la cour à jamais lorſque tout me ſépare,
Quand je dois tant haïr ce funeſte Athamare,
Sans état, ſans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, ſont égaux à mes yeux ;
Tout m'eſt indifférent !

SULMA.

Ah ! contrainte inutile !
Eſt-ce avec des ſanglots qu'on montre un cœur tranquile?

OBÉÏDE.

Ceſſe de m'arracher, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir !
Au parti que je prends je me ſuis condamnée.
Va, ſi mon cœur m'appelle aux lieux où je ſuis née,
Ce cœur doit s'en punir : il ſe doit impoſer
Un frein qui le retienne & qu'il n'oſe briſer ;

SULMA.

D'un père infortuné, victime volontaire,
Quels reproches, hélas ! auriez-vous à vous faire ?

OBÉÏDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux ! je vous le promets,
Obéïde à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous?

OBÉÏDE.

Tout eſt fini. Mon pere veut un gendre,
Il déſigne Indatire, & je ſais trop l'entendre;
Le fils de ſon ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix eſt donc fait!

OBÉÏDE.

Tu vois l'autel ſacré (*)
Que préparent déja mes compagnes heureuſes,
Ignorant de l'himen les chaînes dangereuſes,
Tranquilles, ſans regrets, ſans cruel ſouvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aſpect vous paraiſſez frémir?

SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

CEt autel me rappelle à ces forêts ſi chères;
Tu conduis tous mes pas, je devance nos pères.
Je veux lire en tes yeux, entendre de ta voix,
Que ton heureux époux eſt nommé par ton choix:
L'himen eſt parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amans de ſa main libre & pure.
Chez les Perſans, dit-on, l'intérêt odieux,
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent bizarres loix la contrainte importune,

(*) De jeunes filles apportent l'autel, elles l'ornent de guirlandes, de fleurs, & attachent des feſtons aux arbres qui l'entourent.

Soumettent triſtement l'amour à la fortune.
Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour ſoi ;
D'un mercénaire himen on ignore la loi,
On fait ſa deſtinée. Une fille guerrière
De ſon guerrier chéri court la noble carrière,
Elle aime à partager ſes travaux & ſon ſort,
L'accompagne aux combats, & ſait venger ſa mort.
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire ?
La ſincère Obéïde aime-t-elle Indatire ?

OBÉÏDE.

Je connais tes vertus, j'eſtime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur ;
Je te l'ai déja dit, je l'ai dit à mon père ;
Et ſon choix & le mien doivent te ſatisfaire.

INDATIRE.

Non, tu ſembles parler un langage étranger ;
Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane eſt-ce ainſi qu'on s'explique ?
Obéïde, eſt-il vrai qu'un aſtre tirannique,
Dans cette ville immenſe a pu te mettre au jour ?
Eſt-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche eſclavage,
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image ?
Dis-moi, chère Obéïde, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au ſein de la grandeur ?

OBÉÏDE.

Ce n'eſt point ton malheur, c'eſt le mien. — Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuſe gloire.
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le ſouvenir, plus je m'en ſouviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil ruſtique,

Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les sermens
Dont nos cœurs & nos Dieux sont les sacrés garans ?
Obéïde, il n'a rien de la pompe inutile,
Qui fatigue ces Dieux dans ta superbe ville
Il n'a pour ornement que des tissus de fleurs,
Présens de la nature, images de nos cœurs.

OBÉÏDE.

Va, je crois que des cieux le grand & juste maître
Préfère ce saint culte, & cet autel champêtre,
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les Dieux qu'on y fait d'or y sont bien mal servis.

INDATIRE.

Sais-tu que ces Persans venus sur ces rivages
Veulent voir notre fête & nos rians bocages ?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

OBÉÏDE.

Les Persans! — que dis-tu ! — les Persans!

INDATIRE.

Tu frémis.
Quelle pâleur, ô ciel ! sur ton front répandue !
Des esclaves d'un roi peux-tu craindre la vue ?

OBÉÏDE.

Ah ! ma chère Sulma !

SULMA.

Votre père & le sien
Viennent former ici votre éternel lien !

INDATIRE.

Nos parens, nos amis, tes compagnes fidelles,
Viennent tous consacrer nos fêtes solemnelles.

OBÉÏDE (*à Sulma.*)

Allons, — je l'ai voulu.

SCENE III.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN. *Des filles couronnées de fleurs, & des Scythes sans armes, font un demi-cercle autour de l'autel.*

HERMODAN.

VOici l'autel sacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes sermens, où jurèrent nos pères.

(*à Obéïde.*)

Nous n'avons point ici de plus pompeux mistères;
Notre culte, Obéïde, est simple comme nous.

SOZAME (*à Obéïde.*)

De la main de ton père accepte ton époux.

(*Obéïde & Indatire mettent la main sur l'autel.*)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon pere, à moi-même,
A nos Dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéïde aux mains de son amant;
Et toujours plus épris, & toujours plus fidelle,
De vivre, de combattre, & de mourir pour elle.

OBÉÏDE.

Je me soumets, grands Dieux, à vos augustes loix;

Je jure d'être à lui. — Ciel ! qu'est-ce que je vois !
(*Ici Athamare & des Persans paraissent*)

SULMA.

Ah ! Madame.

OBÉÏDE.

Je meurs, qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah ! Sozame,
Quelle terreur subite a donc frappé son ame ?
Compagnes d'Obéïde, allons à son secours.
(*Les femmes Scythes sortent avec Indatire.*)

SCENE IV.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, Scythes.

ATHAMARE.

SCythes, demeurez tous....

SOZAME.

Voici donc de mes jours
Le jour le plus étrange & le plus effroyable.

ATHAMARE.

Me reconnais-tu bien ?

SOZAME.

Quel sort impitoyable
T'a conduit dans des lieux de retraite & de paix ?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne monarque avait proscrit ma tête ;
Viens-tu la demander ? malheureux, elle est prête ;
Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois

Chez un peuple équitable & redouté des rois.
Je demeure étonné de l'audace inouie
Qui t'amène si loin pour hasarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juste, écoutez ; je m'en remets à vous.
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

Toi neveu de Cyrus ! & tu viens chez les Scythes !

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit. — Vainement tu t'irrites ;
Infortuné Sozame, à l'aspect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te persécutai ; ma fougueuse jeunesse
Offensa ton honneur, accabla ta vieillesse ;
Un roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang ;
Un jugement inique a poursuivi ton sang.
Scythes, ce roi n'est plus, & la premiere idée
Dont après son trépas mon ame est possédée,
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les Dieux m'ont amené,
Pour expier ma faute, hélas! trop pardonnable ;
La suite en fut terrible, inhumaine, exécrable ;
Elle accabla mon cœur ; il la faut réparer,
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes trésors, ma puissance ;
Ecbatane est du moins sous mon obéissance ;
C'est tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus ;
Tout le reste a subi les loix de Darius.
Mais je suis assez grand, si ton cœur me pardonne.
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Nul Monarque avant moi sur le Trône affermi,
N'a quitté ses États pour chercher un ami.
Je donne cet exemple, & ton Maître te prie ;

Entends sa voix, entends la voix de ta patrie,
Cède aux vœux de ton Roi, qui vient te rappeller,
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

HERMODAN.

Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

SOZAME.

Tu ne me séduis point, généreux Athamare.
Si le repentir seul avait pu t'amener,
Malgré tous mes affronts je saurais pardonner.
Tu sais quel est mon cœur; il n'est point inflexible:
Mais je lis dans le tien; je le connais sensible.
Je vois trop les chagrins dont il est désolé;
Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'est plus tems; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languissante vie.
Instruit bien chèrement, trop fier & trop blessé,
Pour vivre dans ta Cour où tu m'as offensé,
Je mourrai libre ici — Je me tais; rends-moi grace
De ne pas révéler ta dangéreuse audace.
Amis, courons chercher & ma fille & ton fils.

HERMODAN.

Viens, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCENE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

JE demeure immobile. O ciel! ô destinée!
O passion fatale à me perdre obstinée!
Il n'est plus tems, dit-il: il a pu sans pitié,
Voir son Roi repentant, son maître humilié.

Ami, quand nous percions cette horde assemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a soudain soustraite à mon œil égaré.
Quel est donc cet autel de guirlandes paré ?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée ?
Pour qui brulaient ici les flambeaux d'himenée ?
Ciel ! quel tems je prenais ! à cet aspect d'horreur
Mes remords douloureux se changent en fureur.
Grands Dieux, s'il était vrai !

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes,
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrètes :
Respectez, croyez-moi, les modestes foyers
D'agrestes habitans, mais de vaillans guerriers ;
Qui sans ambition, comme sans avarice,
Observateurs zélés de l'exacte justice,
Ont mis leur seule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point allarmer leur noble indépendance ;
Ils savent la défendre ; ils aiment la vengeance ;
Ils ne pardonnent point quand ils sont offensés.

ATHAMARE.

Tu t'abuses, ami ; je les connais assez ;
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes,
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs stériles climats
L'honneur d'être comptés aux rangs de nos soldats.

HIRCAN.

Mais, souverains chez eux.....

ATHAMARE.

Ah ! c'est trop contredire
Le dépit qui me ronge & l'amour qui m'inspire.

Ma passion m'emporte & ne raisonne pas.
Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs états ?
Au bout de l'univers Obéïde m'entraîne ;
Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,
Pour l'enchaîner moi-même au sort qui me poursuit,
Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit,
Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage
Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge ;
Pour mourir à ses pieds d'amour & de fureur,
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

HIRCAN.

Mais si vous écoutiez.....

ATHAMARE.

Non — je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende ? & que de la cruelle
Quelque rival indigne, à mes yeux possesseur,
Insulte mon amour, outrage mon honneur !
Que du bien qu'il m'arrache il soit en paix le maître !
Mais trop tôt, cher ami, je m'allarme peut-être.
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer ?
Entre un Scythe & son maître a-t-elle à balancer ?
Dans son cœur autrefois j'ai vu trop de noblesse,
Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

HIRCAN.

Mais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté !

ATHAMARE.

De ce doute offensant je suis trop irrité.

Allons : ſi mes remords n'ont pu fléchir ſon père,
S'il mépriſe mes pleurs, — qu'il craigne ma colère.
Je ſais qu'un Prince eſt homme, & qu'il peut s'égarer:
Mais lorſqu'au repentir facile à ſe livrer,
Reconnaiſſant ſa faute & s'oubliant ſoi-même,
Il va juſqu'à bleſſer l'honneur du rang ſuprême,
Quand il répare tout, il faut ſe ſouvenir
Que s'il demande grace, il la doit obtenir.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Quoi ! c'était Obéïde ! ah ! j'ai tout pressenti :
Mon cœur déseſpéré m'avait trop averti,
C'était elle, grands Dieux !

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappellaient ſes eſprits ſur ſes levres mourantes....

ATHAMARE.

Elle était en danger ? Obéïde !

HIRCAN.

Oui, Seigneur,
Et ranimant à peine un reſte de chaleur,
Dans ces cruels momens, d'une voix affaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit ; un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre ſous nos loix.
Son père & ſon époux ſont encor auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui ! ſon époux, un Scythe !

HIRCAN.

Et quoi, cette nouvelle
A votre oreille encor, Seigneur, n'a pu voler!

ATHAMARE.

Eh! qui des miens, hors toi, m'ofe jamais parler?
De mes honteux fecrets quel autre a pu s'inftruire?
Son époux, me dis-tu?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, & de ces cantons l'efpérance & l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu difparaître.
Vous n'étiez pas encor arrivé vers l'autel,
Qu'un long treffaillement fuivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéïde oppreffée.
Des filles de Scythie une foule empreffée,
La portait en pleurant fous ces ruftiques toits,
Afyle malheureux dont fon père a fait choix.
Ce vieillard la fuivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie & péfante,
Quand vous avez fur vous attiré fes regards.

ATHAMARE.

Mon cœur à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impreffions fent l'atteinte fubite,
Dans fes derniers replis un tel combat s'excite,
Que fur aucun parti je ne puis me fixer;
Et je démêle mal ce que je puis penfer.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéïde rendue,
En touchant cet autel eft tombée éperdue!

Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup d'œil,
Reconnu des Persans le fastueux orgueil.
Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes,
A l'affreuse indigence un père abandonné,
Par un monarque injuste à la mort condamné,
Sa fuite, son séjour en ce pays sauvage,
Cette foule de maux qui sont tous mon ouvrage.
Elle aura rassemblé ces objets de terreur;
Elle imite son père, & je lui fais horreur.

HIRCAN.

Un tel saisissement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haine & la colère?
Les soupirs, croiez-moi, sont la voix des douleurs,
Et les yeux irrités ne versent point de pleurs.

ATHAMARE.

Ah! lorsqu'elle m'a vu, si son ame surprise,
D'une ombre de pitié s'était au moins éprise;
Si lisant dans mon cœur, son cœur eût éprouvé
Un tumulte secret faiblement élevé! —
Si l'on me pardonnait! tu me flattes peut-être.
Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
Qu'ai-je fait, que ferai-je, & quel sera mon sort?
Mon aspect en tout tems lui porta donc la mort!
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait sa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie!

HIRCAN.

Elle l'aime, sans doute.

ATHAMARE.

Ah! pour me sécourir

C'eſt une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.
Elle aime ſa patrie, — elle épouſe Indatire! —
Va, l'honneur dangereux où le barbare aſpire,
Lui coûtera bientôt un ſanglant repentir.
C'eſt un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Penſez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane?
Là votre voix décide, elle abſout ou condamne.
Ici vous péririez. Vous-êtes dans des lieux
Que jadis arroſa le ſang de vos ayeux.

ATHAMARE.

Eh bien! j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivreſſe!
Age des paſſions! trop aveugle jeuneſſe!
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés?

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés?

(Indatire paſſe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.)

Que veut le fer en main cette troupe ruſtique?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'eſt un uſage antique.
Ce ſont de ſimples jeux par le tems conſacrés,
Dans les jours de l'himen noblement célébrés.
Tous leurs jeux ſont guerriers; la valeur les aprête.
Indatire y préſide, il s'avance à leur tête.
Tout le ſexe eſt exclu de ces ſolemnités,
Et les mœurs de ce peuple ont des ſévérités

Qui pourraient des Persans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands Dieux ! vous me voulez conduire en sa présence.
Cette fête du moins m'apprend que vos secours
Ont dissipé l'orage élevé sur ses jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéïde
Marche vers la cabane où son père réside.

ATHAMARE.

C'est elle ; je la vois. Tâche de désarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer. —
Des chaumes ! des roseaux ! voilà donc sa retraite !
Ah ! peut-être elle y vit tranquille & satisfaite.
Et moi....

SCENE II.

OBÉIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

NOn, demeurez, ne vous détournez pas.
De vos regards du moins honorez mon trépas.
Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périsse ;

OBÉÏDE.

Ah ! Sulma, qu'en tes bras mon désespoir finisse,
C'en est trop. — Laisse moi, fatal persécuteur ;
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

ATHAMARE.

Écoute un ſeul moment.

OBÉÏDE.

Et le dois-je, barbare ?
Dans l'état où je ſuis que peut dire Athamare ?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Déſeſpéré, ſoumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéïde autant que je m'abhorre.
Ah ! ne détourne point tes regards effrayés :
Il me faut ou mourir, ou régner à tes pieds.
Frappe, mais entends-moi. Tu ſais déjà peut-être,
Que de mon ſort enfin les Dieux m'ont rendu maître ;
Que Smerdis & ma femme en un même tombeau,
De mon fatal himen ont éteint le flambeau,
Qu'Ecbatane eſt à moi. — Non, pardonne, Obéïde ;
Ecbatane eſt à toi ; l'Euphrate, la Perſide ;
Et la ſûperbe Égypte, & les bords Indiens,
Seraient à tes genoux, s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône, & ma vie, & toute la nature.
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéïde, ainſi que ta beauté,
Eſt au-deſſus d'un rang dont il n'eſt point flaté ;
Que la pitié du moins le déſarme & le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche ?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr ?
Image de nos dieux, ne ſais-tu que punir ?
Ils ſavent pardonner. Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois ſans le craindre.

OBÉÏDE.

Que m'as-tu dit, cruel ? & pourquoi de ſi loin
Viens-tu de me troubler prendre le triſte ſoin,
Tenter dans ces forêts ma miſere tranquile,
Et chercher un pardon — qui ſerait inutile ?
Quand tu m'oſas aimer pour la premiere fois,
Ton roi d'un autre himen t'avait preſcrit les loix.
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre ;
Sans un crime plus grand je ne ſaurais t'entendre.
Ne fais point ſur mes ſens d'inutiles efforts :
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous la loi de l'himen Obéïde reſpire ;
Prends pitié de mon ſort, — & reſpecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe ! un vil mortel !

OBÉÏDE.

Pourquoi mépriſes-tu
Un homme, un citoyen — qui te paſſe en vertu ?

ATHAMARE.

Nul ne m'eût égalé ſi j'avais pu te plaire.
Tu m'aurais des vertus applani la carriere ;
Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon ſort dépend de toi ; mon ame eſt dans tes mains.
Un mot peut la changer ; l'amour la fit coupable ;
L'amour au monde entier la rendroit reſpectable.

OBÉÏDE.

Ah ! que n'eus-tu plutôt ces nobles ſentimens ?
Athamare !

ATHAMARE.

Obéïde ! il en eſt encore tems.
De moi, de mes états, auguſte Souveraine,

Viens embellir cette ame esclave de la tienne,
Viens regner.

OBÉÏDE.

Puisse-tu loin de mes tristes yeux
Voir ton règne honoré de la faveur des Dieux.

ATHAMARE.

Je n'en veux point sans toi.

OBÉÏDE.

Ne vois plus que ta gloire.

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBÉÏDE.

Périsse la mémoire
De mes malheurs passés, de tes cruels amours.

ATHAMARE.

Obéïde à la haine a consacré ses jours!

OBÉÏDE.

Mes jours étaient affreux: si l'himen en dispose,
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause.
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBÉÏDE.

Rien ne rompra mes fers;
Je me les suis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

OBÉÏDE.

J'ai fait ferment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas;
C'eft pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉÏDE.

Ah! — c'eft pour mon malheur. —

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laiffât libre au moins une fille fi chère,
Que fon cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il ceffât enfin de s'exiler ici?
Dis-lui....

OBÉÏDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire,
Devenait un parti conforme à ma misère,
Il eft fait; mon honneur ne peut le démentir,
Et Sozame jamais n'y pourrait confentir.
Sa vertu t'eft connue; elle eft inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'eft dans la haine; & lui feul eft coupable.

OBÉÏDE.

Tu ne le fus que trop; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au défefpoir.
Deftructeur malheureux d'une trifte famille,
Laiffe pleurer en paix & le père & la fille.
Il vient, fors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBÉÏDE.

Sors, ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBÉÏDE.

Au nom de mes malheurs & de l'amour funeste
Qui des jours d'Obéïde empoisonne le reste,
Fuis ; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour ; il me force au respect.
J'obéis. — Dieux puissans qui voyez mon offense,
Secondez mon amour & guidez ma vengeance.

SCENE III.

SOZAME, OBÉIDE, SULMA.

SOZAME.

EH ! quoi, notre ennemi nous poursuivra toujours !
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
Qu'il ne se flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père insensible à ce nouvel outrage.

OBÉÏDE.

Mon père — il vous respecte — il ne me verra plus ;
Pour jamais à le fuir mes vœux sont résolus.

SOZAME.

Indatire eſt à toi.

OBÉÏDE.

Je le ſais.

SOZAME.

Ton ſuffrage,
Dépendant de toi ſeule, a reçu ſon hommage.

OBÉÏDE.

J'ai cru vous plaire au moins; — j'ai cru que ſans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propoſe
Par un de ces Perſans dont ſon pouvoir diſpoſe?

OBÉÏDE.

Qu'a-t-il pu demander?

SOZAME.

De violer ma foi,
De briſer tes liens, de le ſuivre avec toi,
D'arracher ma vieilleſſe à ma retraite obſcure,
De mendier chez lui le prix de ton parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

OBÉÏDE.

Comment recevez-vous cette offre?

SOZAME.

Avec horreur.
Ma fille, au repentir il n'eſt aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour & de joie,

Indatire en tes bras par son père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit;
Rien n'en doit altérer l'innocente allégresse.
Les Scythes sont humains & simples sans bassesse;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté;
On ne les trompe point avec impunité;
Et sur-tout de leurs loix vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBÉÏDE.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader;
Pour la premiere fois pourquoi m'intimider?
Vous savez si du sort bravant les injustices,
J'ai fait depuis quatre ans d'assez grands sacrifices.
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir — ainsi que ma misère.
Allez, — vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,
Triste & commun effet de l'âge & du malheur;
Mais qu'il parte aujourd'hui; que jamais sa présence
Ne profane un asyle ouvert à l'innocence.

OBÉÏDE.

C'est ce que je prétends, Seigneur; & plût aux Dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'aprête.
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCENE IV.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

QUelle fête cruelle ! ainsi dans ce séjour
Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour.

OBÉÏDE.

Ah dieux !

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un Prince généreux.... qui vous plaisait peut-être,
Vous les abandonnez sans crainte & sans pitié ?

OBÉÏDE.

Mon destin l'a voulu — j'ai tout sacrifié.

SULMA.

Haïriez-vous toujours la cour & la patrie ?

OBÉÏDE.

Malheureuse ! — jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur, je le mérite.

OBÉÏDE.

Hélas !
Tu n'y découvrirais que d'horribles combats.
Il craindrait trop ta vue & ta plainte importune.
Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune ;
Il en est de plus grands dont le poison cruel

Préparé par nos mains porte un coup plus mortel.
Mais lorsque dans l'exil à mon âge on rassemble,
Après un sort si beau, tant de malheurs ensemble,
Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il soutenir?

SULMA.

Ecbatane.... un grand Prince....

OBÉÏDE.

Ah! fatal Athamare!
Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare!
Que t'a fait Obéïde? & pourquoi découvrir
Ce trait long-tems caché qui me faisait mourir?
Pourquoi renouvellant ma honte & ton injure?
De tes funestes mains déchirer ma blessure?

SULMA.

Madame, c'en est trop, c'est trop vous immoler
A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines loix d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre misère.
Hélas! contre les rois son trop juste courroux
Ne sera donc jamais retombé que sur vous!
Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime?
Soyez sa protectrice, & non pas sa victime.
Athamare est vaillant; & de braves soldats
Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître?

OBÉÏDE.

Non.

SULMA.

C'est en ses états que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
L'opprobre de la Perse, & le vôtre & le sien?

M'en croirez-vous ? partez, marchez ſous ſa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il eſt tems à la fin qu'il vous ſuive à ſon tour ;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner ſa cour ;
Que ſa douleur farouche, à vous perdre obſtinée,
Ceſſe enfin de lutter contre ſa deſtinée.

OBÉÏDE.

Non, ce parti ſerait injuſte & dangereux,
Il coûterait du ſang ; le ſuccès eſt douteux ;
Mon père expirerait de douleur & de rage. —
Enfin l'himen eſt fait : — je ſuis dans l'eſclavage.
L'habitude à ſouffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, & votre œil qui s'égare,
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déſerts, où des pompes des rois,
Je vous vis deſcendue aux plus humbles emplois ;
Où d'un vain repentir le trait inſupportable
Déchire de vos jours le tiſſu miſérable. —
Que vous reſtera-t-il ? hélas !

OBÉÏDE.

Le déſeſpoir.

SULMA.

Dans cet état affreux que faire ?

OBÉÏDE.

— Mon devoir.
L'honneur de le remplir, le ſecret témoignage
Que la vertu ſe rend, qui ſoutient le courage,
Qui ſeul en eſt le prix, & que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, & même du bonheur.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

PEnſes-tu qu'Indatire oſera me parler ?

HIRCAN.

Il l'oſera, Seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne : — il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaiſſent peu la crainte.
Mais d'un tel déſeſpoir votre ame eſt-elle atteinte,
Que vous aviliſſiez l'honneur de votre rang,
Le ſang du grand Cyrus mêlé dans votre ſang,
Et d'un trône ſi ſaint le droit inviolable,
Juſqu'à vous compromettre avec un miſérable,
Qu'on verrait, ſi le ſort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers ſuivans ne parler qu'à genoux ?
Mais qui ſur ſes foyers peut avec inſolence
Braver impunément un Prince & ſa puiſſance.

ATHAMARE.

Je m'abaiſſe, il eſt vrai ; mais je veux tout tenter.
Je deſcendrais plus bas pour la mieux mériter.

Ma honte eſt de la perdre ; & ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penſes-tu qu'Indatire en ſa groſſiéreté
Ait ſenti comme moi le prix de ſa beauté ?
Un Scythe aveuglément ſuit l'inſtinct qui le guide ;
Ainſi qu'une autre femme il épouſe Obéïde.
L'amour, la jalouſie & ſes emportemens
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.
De ces vils citoyens l'inſenſible rudeſſe,
En connaiſſant l'himen, ignore la tendreſſe.
Tous ces groſſiers humains ſont indignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément ; le ciel fait animer
Des mêmes paſſions tous les êtres du monde.
Si du même limon la nature féconde,
Sur un modele égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ſes deſſeins,
Le fond de l'homme reſte, il eſt partout le même.
Perſan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc : je ſaurai le garder.

HIRCAN.

Vous hazardez beaucoup.

ATHAMARE.

Et que puis-je hazarder ?
Ma vie ? elle n'eſt rien ſans l'objet qu'on m'arrache :
Mon nom ? quoiqu'il arrive il reſtera ſans tache :
Mes amis ? ils ont trop de courage & d'honneur
Pour ne pas immoler ſous le glaive vengeur
Ces agreſtes guerriers dont l'audace indiſcrète
Pourrait inquiéter leur marche & leur retraite.

HIRCAN.

Ils mourront à vos pieds, & vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

Ils vaincront avec moi : — qui tourne ici ſes pas ?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'eſt lui, c'eſt Indatire.

ATHAMARE.

Allez, que loin de moi ma garde ſe retire,
Qu'aucun n'oſe approcher ſans mes ordres exprès;
Mais qu'on ſoit prêt à tout.

SCENE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

HAbitant des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton ſort te fait paraître ?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître ;
Qu'on l'appelle Ecbatane, & que du mont Taurus
On voit ſes hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine aſſembler une armée,
Une troupe auſſi forte, un camp auſſi nombreux
De guerriers ſoudoyés, & d'eſclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paiſibles.

ATHAMARE.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles.
Le dernier des Persans de ma solde honoré,
Est plus riche & plus grand, & plus considéré,
Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta naissance;
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ses desirs est toujours riche assez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéressés;
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma Cour à l'abri de mes armes;
On ne la trouve point dans le fond des déserts;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as si tu me sers;
Elle est sous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A servir sous un maître on me verrait descendre!

ATHAMARE.

Va, l'honneur de servir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une République,
Ingrate en tous les tems, & souvent tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.
J'ai, parmi mes guerriers, des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,
Voisins de ton pays, sont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pu se porter.
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice ;
La fureur d'acquérir corrompit leur justice ;
Ils n'ont su que servir ; leurs infidelles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains,
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre.
Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, & plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'est pour nos foyers.
Nous savons tous mourir, mais c'est pour la patrie.
Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
Nous serons, si tu veux, tes dignes alliés ;
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils sont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable.
Egal à toi sans doute, & non moins respectable.

ATHAMARE.

Éleve ta patrie, & cherche à la vanter ;
C'est le recours du faible, on peut le supporter.
Ma fierté que permet la grandeur souveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne. —
Te crois-tu juste au moins ?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flater.

ATHAMARE.

Rends-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi!

ATHAMARE.

Rends à son maître une de ses sujettes,
Qu'un indigne destin traîna dans ces retraites;
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que sans injustice on ne peut m'enlever.
Rends sur l'heure Obéïde.

INDATIRE.

A ta superbe audace,
A tes discours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien opposer la modération
Que l'univers estime en notre nation.
Obéïde, dis-tu, de toi seul doit dépendre;
Elle était ta sujette! oses-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouisse pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes Etats?
Le ciel en le créant forma-t-il l'homme esclave?
La nature qui parle, & que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glêbe attaché les humains,
Comme les vils troupeaux mugissants sous nos mains?
Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe, j'y consens; il est libre en Scythie.
Au moment qu'Obéïde honora de ses pas
Le tranquille horizon qui borde nos Etats,
La liberté, la paix, qui sont notre appanage,
L'heureuse égalité, les biens du premier âge,
Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis,
Ces biens perdus ailleurs, & par nous recueillis,
De la belle Obéïde ont été le partage.

ATHAMARE.

Il en est un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oserait disputer,

Que

Que tout autre qu'un Roi ne faurait mériter,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
Et dont avec fureur mon ame eft poffédée,
Son amour ; c'eft le bien qui doit m'appartenir.
A moi feul était dû l'honneur de la fervir.
Oui, je defcends enfin jufqu'à daigner te dire
Que de ce cœur altier je lui foumis l'empire,
Avant que les deftins euffent pu t'accorder
L'heureufe liberté d'ofer la regarder.
Ce tréfor eft à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre,
Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
Sa libre volonté m'a choifi pour époux ;
Ma probité lui plut : elle l'a préférée
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée ;
Et tu viens de la tienne ici redemander
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder !
O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
Sors d'un afyle faint, de paix & d'innocence,
Fuis ; ceffe de troubler fi loin de tes états,
Des mortels tes égaux qui ne t'offenfent pas.
Tu n'es pas Prince ici.

ATHAMARE.

Ce facré caractère
M'accompagne en tous lieux fans m'être néceffaire.
Si j'avais dit un mot, ardens à me fervir,
Mes Soldats à mes pieds auraient fu te punir.
Je defcends jufqu'à toi, ma dignité t'outrage,
Je la dépofe ici, je n'ai que mon courage,
C'eft affez, je fuis homme, & ce fer me fuffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéïde, ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi ! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie,
Ton accueil nous flattait, notre ſimplicité
N'écoutait que les droits de l'hoſpitalité,
Et tu veux me forcer dans la même journée,
De ſouiller par ta mort un ſi ſaint himenée !

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue : — on vient, retire-toi,
Et ſi tu n'es un lâche....

INDATIRE.

Ah ! c'en eſt trop....

ATHAMARE.

Suis-moi,
Je te fais cet honneur.

(Il ſort.)

SCENE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, Un Scythe.

HERMODAN (*à Indatire qui eſt près de ſortir.*)

Viens, ma main paternelle
Te remettra, mon fils, ton épouſe fidelle.
Viens, le feſtin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous ſuivrai,
Allez. — O cher objet ! je te mériterai !

(Il ſort.)

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

Pourquoi ne pas nous ſuivre ? il diffère !....

HERMODAN.

Ah ! Sozame,
Cher ami, dans quel trouble il a jeté mon ame !
As-tu vu ſur ſon front des ſignes de fureur ?

SOZAME.

Quel en ſerait l'objet ?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;
Mais ſon trouble était grand ; Sozame, je ſuis père.
Si mes yeux par les ans ne ſont point affaiblis,
J'ai cru voir ce Perſan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais friſſonner : — avançons ; Athamare
Eſt capable de tout.

HERMODAN.

La faibleſſe s'empare
De mes eſprits glacés ; & mes ſens éperdus
Trahiſſent mon courage : & ne me ſervent plus. —
(*Il s'aſſied en tremblant ſur le banc de gazon.*)

Mon fils ne revient point : — j'entends un bruit horrible.

(*Au Scythe qui est auprès de lui.*)

Je succombe. — Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, assemble au drapeau nos braves combattans.

LE SCYTHE.

Rassure-toi, j'y vole, ils sont prêts en tout tems.

SOZAME (*à Hermodan.*)

Ranime ta vertu, dissipe tes alarmes.

HERMODAN (*se relevant à peine.*)

Oui, j'ai pu me tromper. Oui, je renais.

SCENE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE, (*l'épée à la main*), HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

Aux armes !
Aux armes, compagnons, suivez-moi, paraissez.
Où la trouver ?

HERMODAN (*effrayé & chancelant.*)

Barbare....

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE (*à ses gardes.*)

Obéissez,
De sa retraite indigne enlevez Obéïde,
Courez, dis-je, volez : que ma garde intrépide,
(Si quelque audacieux tentait de vains efforts)
Se fasse un chemin prompt dans la foule des morts.
— C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable,
Infidèle Persan, mon fils saura venger
Le détestable affront dont tu viens nous charger.
Dans ce dessein, Sozame, il nous quittait sans doute.

ATHAMARE.

Indatire ? ton fils ?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieillesse & de percer ton cœur ;
Ton fils eût mérité de servir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu ?

ATHAMARE (*à ses soldats.*)

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le spectacle d'un fils mourant dans la poussière ;
Fermez-lui ce passage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs,
Achève. — N'oses-tu? Quoi! tu gémis, — je meurs.
Mon fils est mort, ami! —

(Il tombe sur le banc de gazon.)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéïde,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offensé,
Il faut dans ce moment la conduire & me suivre.

SOZAME.

Moi! ma fille!

ATHAMARE.

En ces lieux il t'est honteux de vivre.
Attends mon ordre ici.

(A ses soldats.)

Vous, marchez avec moi.

SCENE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME *(se courbant vers Hermodan.)*

TOus mes malheurs, ami, sont retombés sur toi. —
Espère en la vengeance — il revient — il soupire —
Hermodan!

HERMODAN *(se relevant avec peine.)*

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant!

Que je te doive, ami, cette grace en mourant.
S'il reste quelque force à ta main languissante,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante ;
Viens, lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même sépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y seront ; ma douleur te le jure.
Mais déja l'on s'avance, on venge notre injure ;
Nous ne mourrons pas seuls.

HERMODAN.

Je l'espere ; j'entends
Les tambours, nos clairons, les cris des combattans.
Nos Scythes sont armés. — Dieux, punissez les crimes !
Dieux ! combattez pour nous, & prenez vos victimes !
Ayez pitié d'un pere.

SCENE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

SOZAME.

O Ma fille, est-ce vous ?

HERMODAN.

Chère Obéïde — hélas !

OBÉÏDE.

Je tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat avec peine échappée
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,

Aux sanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,
Je viens de ces momens augmenter les horreurs.

(*A Hermodan.*)

Ton fils vient d'expirer, j'en suis la cause unique.
De mes calamités l'artisan tirannique,
Nous a tous immolés à ses transports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux;
Sous vos yeux, sous les miens, & dans la place même
Où, pour le triste objet qu'il outrage & qu'il aime,
Pour d'indignes appas toujours persécutés,
Des flots de sang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat sur le corps d'Indatire,
On se dispute encor ses membres qu'on déchire.
Les Scythes, les Persans l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs & vaincus, & tous meurent vengés.

(*A tous deux.*)

Où voulez-vous aller, & sans force & sans armes?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel sera le destin;
Mais je mets sans trembler mon sort en votre main.
Si le Scythe sur moi veut assouvir sa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeure en ôtage.

HERMODAN.

Ah! j'ai perdu mon fils, tu me restes du moins.
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres soins.
Armons-nous, de notre âge oublions la faiblesse.
Si les sens épuisés manquent à la vieillesse,
Le courage demeure, & c'est dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en soldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCENE VIII.

SOZAME HERMODAN, OBEIDE, le Scythe qui a déja paru.

LE SCYTHE.

ENfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles!
Mon fils serait vengé! N'eſt-ce point une erreur!

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend juſtice, & le Scythe eſt vainqueur.
Tout l'art que les Perſans ont mis dans le carnage
Leur grand art de la guerre enfin cède au courage;
Nous avons manqué d'ordre, & non pas de vertu,
Sur nos frères mourans nous avons combattu.
La moitié des Perſans à la mort eſt livrée.
L'autre qui ſe retire eſt partout entourée
Dans la ſombre épaiſſeur de ces profonds taillis,
Où bientôt, ſans retour, ils ſeront aſſaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échapé?

LE SCYTHE.

Qui! ce fier Athamare?
Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber sa main,
Epuisé, sans secours, enveloppé soudain,
Il est couvert de sang, il est chargé de chaînes.

OBÉÏDE.

Lui!

SOZAME.

Je l'avais prévu. — Puissances souveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous!

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous serons vengés tous.
Nos loix, nos justes loix seront exécutées.

OBÉÏDE.

Ciel!... Quelles sont ces loix?

HERMODAN.

Les Dieux les ont dictées.

SOZAME.

O comble de douleur & de nouveaux ennuis!

OBÉÏDE.

—Mais enfin, les Persans ne sont pas tous détruits.
On verrait Ecbatane en secourant son maître,
Du poids de sa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crains rien:-Toi jeune homme, & vous braves guerriers,

Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBÉÏDE.

Mon pere ! . . .

HERMODAN.

Il faut hâter ce juste sacrifice.
Mânes de mon cher fils ! que ton ombre en jouisse !
Et toi qui fus l'objet de ses chastes amours,
Qui fus ma fille chère & le seras toujours,
Qui de ta piété filiale & sincère
N'a jamais altéré le sacré caractère,
C'est à toi de remplir ce qu'une austère loi
Attend de mon pays & demande de toi.

(Il sort.)

OBÉÏDE.

Qu'a-t-il dit ! que veut-on de cette infortunée ?
Ah ! mon Père, en quels lieux m'avez-vous amenée ?

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce mistère odieux.

OBÉÏDE.

Je n'ose le prévoir : — je détourne les yeux.

SOZAME

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBÉÏDE.

Ah ! laissez-moi mourir, Seigneur, sans vous entendre !

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OBEIDE, SOZAME, HERMODAN, troupe de Scythes armés de javelots. *On apporte un autel couvert d'un crêpe & entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive ſur l'autel.*

OBÉÏDE (*entre Sozame & Hermodan.*)

VOus vous taiſez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes ſens glacés votre loi doit preſcrire ?
Quel eſt cet apareil terrible & ſolemnel ?

SOZAME.

Ma fille — il faut parler — voici le même autel
Que le Soleil naiſſant vit dans cette journée,
Orné de fleurs par moi pour ton ſaint himenée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à ſon couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils ?

OBÉÏDE.

Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon reſpect pour Sozame,
Et mon devoir ſur-tout, ſouverain de mon ame,
M'ont rendu cher ton fils :—mon ſort ſuivait ſon ſort ;
J'honore ſa mémoire, & j'ai pleuré ſa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie,
Veut que de son époux une femme chérie,
Ait le suprême honneur de lui sacrifier,
En présence des Dieux, le sang du meurtrier;
Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances;
Que du glaive sacré qui punit les offenses,
Elle arme sa main pure, & traverse le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

OBÏDE.

Moi vous venger?-sur qui!-de quel sang! - ah mon père.

HERMODAN.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

UN SCYTHE.

C'est ta gloire & la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les loix que vos aïeux ont voulu consacrer;
Mais le danger les suit: les Persans sont à craindre,
Vous allumez la guerre & ne pourrez l'éteindre.

LE SCYTHE.

Ces Persans que du moins nous croyons égaler
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'est plus tems de garder le silence;
Le sang d'un époux crie; & ton délai l'offense.

OBÉÏDE.

Je dois donc vous parler. --- Peuple, écoutez ma voix.
Je pourrais alléguer, sans offenser vos loix,
Que je naquis en Perse, & que ces loix sévères
Sont faites pour vous seuls, & me sont étrangères.
Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin.
Et que si mon époux est tombé sous sa main,
Son rival opposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, & l'audace au courage;
Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un tue & l'autre expire avec le même honneur.
Peuples qui connaissez le prix de la vaillance,
Vous aimez la justice ainsi que la vengeance,
Commandez, mais jugez: voyez si c'est à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon Roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'oses frapper, si ta main trop timide
Hésite à nous donner le sang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs & notre loi.
Tremble.

OBÉÏDE.

Et si je demeure incapable d'effroi,
Si votre loi m'indigne, & si je vous refuse?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, & tu n'as point d'excuse,

Il n'en mourra pas moins, tu vivras ſans honneur.

LE SCYTHE.

Du plus cruel ſupplice il ſubira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime;

LE SCYTHE.

Crains d'oſer rejeter un droit ſi légitime.

OBÉÏDE, *(après quelques pas & un long ſilence.)*

—Je l'accepte.

SOZAME.

Ah! grands Dieux!

LE SCYTHE.

Devant les Immortels
En fais-tu le ſerment?

OBÉÏDE.

Je le jure, cruels.
Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
Sois-en ſûr, tu l'auras: — mais que de ma préſence
On ait ſoin de tenir le captif écarté,
Juſqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
Qu'on me laiſſe en ces lieux m'expliquer à mon père;
Et vous verrez après ce qui vous reſte à faire.

LE SCYTHE.

(Après avoir regardé tous ſes compagnons.)

Nous y conſentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare soumise aux loix de mon pays ;
Et ma douleur profonde est un peu soulagée,
Si par ses nobles mains cette mort est vengée.
Amis, retirons-nous.

OBÉÏDE.

A ces autels sanglans
Je vous rappellerai quand il en sera tems.

SCENE II.

SOZAME, OBEIDE.

OBÉÏDE.

EH bien, qu'ordonnez-vous ?

SOZAME.

Il fut un tems peut-être
Où le plaisir affreux de me venger d'un maître
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main,
De son monarque ingrat, j'aurais percé le sein,
Ils le méritaient trop. Ma vengeance lassée
Contre les malheureux ne peut être exercée,
Tous mes ressentimens sont changés en regrets.

OBÉÏDE.

Avez-vous bien connu mes sentimens secrets ?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire ?

SOZAME.

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer sur le sang d'Indatire ;
Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel.
J'abhorre tes sermens.

OBÉÏDE.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare ;
Vous savez quels tourmens un refus lui prépare.
Après ce coup terrible, — & qu'il me faut porter,
Parlez : — sur son tombeau voulez-vous habiter ?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBÉÏDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Persans, disiez-vous, vengeront leur outrage.
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux détestés
Descendront du Taurus à pas précipités.
Les grossiers habitans de ces climats horribles
Sont cruels, il est vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer ?

SOZAME.

On en parle déjà ; les esprits les plus sages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBÉÏDE.

Achevez donc, Seigneur, de les persuader :
Qu'ils méritent le sang qu'ils osent demander.
Et tandis que ce sang de l'offrande immolée
Baignera sous vos yeux leur féroce assemblée,

Que tous nos citoyens ſoient mis en liberté,
Et repaſſent les monts ſur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, & j'oſe t'en répondre.
Mais ce traité ſanglant ne ſert qu'à nous confondre.
De quoi t'auront ſervi ta prière & mes ſoins ?
Athamare à l'Autel en périra-t-il moins ?
Les Perſans ne viendront que pour venger ſa cendre,
Ce ſang de tant de Rois que ta main va répandre,
Ce ſang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui coupable envers nous n'en eſt pas moins ſacré.

OBÉÏDE.

Il l'eſt: mais je ſuis Scythe, - & le fus pour vous plaire.
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille !

OBÉÏDE.

C'eſt aſſez, Seigneur, j'ai tout prévu.
J'ai peſé mes deſtins, & tout eſt réſolu.
Une invincible loi me tient ſous ſon empire.
La victime eſt promiſe au père d'Indatire ;
Je tiendrai ma parole : — allez, il vous attend,
Qu'il me garde la ſienne ; — il ſera trop content.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBÉÏDE.

Allez, je la partage.
Seigneur, le tems eſt cher, achevez votre ouvrage ;
Laiſſez-moi m'affermir : mais ſur-tout obtenez
Un traité néceſſaire à ces infortunés.

Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toujours inviolable.
Je vous en crois : — le reste est dans la main des Dieux.

SOZAME.

Ils ne présagent rien qui ne soit odieux :
Tout est horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.
Mais après tant de maux, mon courage est vaincu.
Quoiqu'il puisse arriver, ton père a trop vécu.

SCENE III.

OBÉÏDE *seule.*

AH! c'est trop étouffer la fureur qui m'agite.
Tant de ménagement me déchire & m'irrite ;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
Sous d'inhumaines loix que j'aurais dû braver.
Je mis un trop haut prix à l'estime, au reproche ;
Je fus esclave assez : — ma liberté s'approche.

SCENE IV.

OBEIDE, SULMA.

OBÉÏDE.

ENfin je te revois.

SULMA.

Grands Dieux ! que j'ai tremblé,

Lorsque disparaissant à mon œil désolé,
Vous avez traversé cette foule sanglante,
Vous affrontiez la mort de tous côtés présente;
Des flots de sang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour! quel himénée! & quel sort rigoureux!

OBÉÏDE.

Tu verras un spectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel! on m'aurait dit vrai!—quoi! votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour satisfaire un peuple à sa perte animé!

OBÉÏDE.

Moi! complaire à ce peuple, aux monstres de Scythie,
A ces brutes humains pétris de barbarie,
A ces ames de fer, & dont la dureté
Passa long-tems chez nous pour noble fermeté,
Dont on chérit de loin l'égalité paisible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, & qui sans s'émouvoir,
Croit dans le sang humain se baigner par devoir.—
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguste,
Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuste,
Mais généreux, sensible, & si prompt à sortir
De ses iniquités par un beau repentir!
Qui? moi! complaire au Scythe!— ô nations, ô terre,
O Rois qu'il outragea, Dieux! maîtres du tonnerre,
Dieux, témoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner,
Unissez-vous à moi, mais pour l'exterminer;
Puisse leur liberté préparant leur ruine,
Allumant la discorde & la guerre intestine,
Acharnant les époux, les pères, les enfans,
L'un sur l'autre entassés, l'un par l'autre expirans,

Sous des monceaux de morts avec eux disparaître.
Que le reste en tremblant rugisse aux pieds d'un maître.
Que rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,
Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil ;
Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage,
Ils vivent dans l'opprobre, & meurent dans la rage !
— Où vais-je m'emporter ! vains regrets ! vains éclats !
Les imprécations ne nous sécourent pas.
C'est moi qui suis esclave, & qui suis asservie
Aux plus durs des tyrans abhorres dans l'Asie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité
De servir d'instrument à leur férocité.

OBÉÏDE.

Si j'avais refusé ce ministere horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui ?

OBÉÏDE.

Il m'a parlé toujours ; & s'il faut aujourd'hui
Exposer à tes yeux l'effroyable étendue,
La hauteur de l'abyme où je suis descendue ;
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi plein d'amour & d'espoir ;
Pour prix d'un seul regard il m'offre un diadême ;
Il met tout à mes pieds : & tandis que moi-même
J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux siens :
Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,
Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéïde
Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide !

SULMA.

C'eſt un crime ſi grand, que ces Scythes cruels,
Qui du ſang des humains arroſent les autels,
S'ils connaiſſaient l'amour qui vous a conſumée,
Eux-même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉÏDE.

Non, ils la conduiraient dans ce cœur adoré,
Ils l'y tiendraient ſanglante, & du glaive ſacré
Ils tourneraient l'acier enfoncé dans ſes veines.

SULMA.

Se peut-il!...

OBÉÏDE.

Telles ſont leurs ames inhumaines;
Tel eſt l'homme ſauvage à lui-même laiſſé;
Il eſt ſimple, il eſt bon, s'il n'eſt point offenſé.
Sa vengeance eſt ſans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père
Qui creuſa ſous vos pas ce gouffre de misère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Conſulté des vieillards, avec eux ſi lié,
Peut-il bien ſeulement ſupporter qu'on propoſe
L'horrible extrémité dont lui-même il eſt cauſe?

OBÉÏDE.

Il fait beaucoup pour moi. J'oſe même eſpérer,
Des douleurs dont j'ai vû ſon cœur ſe déchirer,
Que ſes pleurs obtiendront de ce Sénat agreſte
Des adouciſſemens à leur arrêt funeſte.

SULMA.

Ah! vous rendez la vie à mes ſens effrayés.
Je vous haïrais trop ſi vous obéïſſiez.

Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

OBÉÏDE.

Sulma !...

SULMA.

Vous frémissez.

OBÉÏDE.

— Il faut qu'il s'accomplisse.

SCENE V.

OBEIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN, Scythes armés, *rangés au fond en demi-cercle, près de l'autel.*

SOZAME.

MA fille, hélas, du moins nos Persans assiégés
Des piéges de la mort seront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est due.

(*à Obéïde.*)

De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la sévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des sermens est une loi suprême,
Aussi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBÉÏDE.

C'eſt aſſez ; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Perſans le ſang ſera ſacré ,
Si-tôt que cette main remplira vos vengeances.

HERMODAN.

Tous ſeront épargnés. Les céleſtes puiſſances
N'ont jamais vu de Scythe oſer trahir ſa foi.

OBEÏDE.

Qu'Athamare à préſent paraiſſe devant moi.

(*On amene Athamare enchaîné, Obéïde ſe place entre lui & Hermodan.*)

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah! Dieux!

ATHAMARE.

Chère Obéïde !
Prends ce fer , ne crains rien : que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi ſeule en tout tems réſervé :
On y verra ton nom , c'eſt - là qu'il eſt gravé.
De tous mes compagnons tu conſerves la vie ;
Tu me donnes la mort ; c'eſt toute mon envie.
Graces aux immortels tous mes vœux ſont remplis ;
Je meurs pour Obéïde , & meurs pour mon pays.
Raſſure cette main qui tremble à mon approche ;
Ne crains en m'immolant que le juſte reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité ,
S'ils voyaient ce que j'aime agir ſans fermeté ,
Si ta main , ſi tes yeux , ſi ton cœur qui s'égare ,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille!...

SULMA.

Ah! Madame....

OBEÏDE.

O Scythes inhumains!
Connaiſſez dans quel ſang vous enfoncez mes mains.
Athamare eſt mon Prince; il eſt plus, --- je l'adore,
Je l'aimai ſeul au monde, — & ce moment encore
Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBEÏDE.

L'himen, cet himen que j'abjure
Dans un ſang criminel doit laver ſon injure. —

(*Levant le glaive entr'elle & Athamare.*)

Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens: —
Il l'eſt; — ſauvez ſes jours, — l'amour finit les miens.

(*Elle ſe frappe.*)

Vis, mon cher Athamare, en mourant je l'ordonne.

(*Elle tombe à mi-corps ſur l'autel.*)

HERMODAN.

Obéïde!

SOZAME.

O mon ſang?

ATHAMARE.

La force m'abandonne,

Mais il m'en reſte aſſez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéïde.

(*il veut ſaiſir le fer.*)

LE SCYTHE.

Arrête, & reſpecte la loi.
Ce fer ſerait ſouillé par des mains étrangères.

(*Athamare tombe ſur l'autel.*)

HERMODAN.

Dieux! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères!

ATHAMARE.

Dieux! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours!

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare, & j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
Enſevelis du moins le père avec la fille.
Va, régne, malheureux!

HERMODAN.

Soumettons-nous au ſort:
Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort. —
Nous ſommes trop vengés par un tel ſacrifice,
Scythes, que la pitié ſuccéde à la juſtice.

FIN

AVIS AU LECTEUR.

L'Auteur eſt obligé d'avertir que la plûpart de ſes Tragédies imprimées à Paris, chez Duchêne, au Temple du Goût, en 1764, avec Privilege du Roi, ne ſont point du tout conformes à l'Original. Il ne ſait pas pourquoi le Libraire a obtenu un Privilege ſans le conſulter. Le Roi ne lui a certainement pas donné le privilege de défigurer des Pieces de Théâtre & de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la Tragédie d'Oreſte, le Libraire du Temple du Goût finit la Piece par ces deux vers de Pilade :

Que l'amitié triomphe en tous tems, en tous lieux,
Des malheurs des mortels & des *crimes* des Dieux.

Ce blaſphême eſt d'autant plus ridicule dans la bouche de Pilade, que c'eſt un Perſonnage religieux qui a toujours recommandé à ſon ami Oreſte d'obéir aveuglément aux ordres de la Divinité. Dans toutes les autres Editions on lit : *Et du courroux des Dieux.*

On ne conçoit pas comment, dans la même Tragédie, l'Editeur a pu imprimer (page 237.)

Je la mets dans vos fers, elle va vous ſervir.
C'eſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous laiſſez cette cendre à mon juſte courroux, &c.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainſi quatre rimes maſculines de ſuite, & de violer ſi groſſiérement les premieres regles de la Poëſie Françaiſe? Il y a plus encore. Le ſens eſt perverti. Il y a ſix vers néceſſaires d'oubliés. Il ſe peut qu'un Comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté & gâté ſon rôle. Un Libraire ignorant achete une mauvaiſe copie du Souffleur de la Comédie, & au lieu de ſuivre l'édition de Genève qui eſt fidelle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaiſſable.

La même sottise se trouve dans la Tragédie de Brutus, page 282.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes.
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.
Abominables loix que la cruelle impose!

Peut-on présenter aux Lecteurs un pareil galimathias & voler ainsi leur argent? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle est la négligence de quelques Libraires. Ils n'ont ni assez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni assez d'honnêteté pour payer un Correcteur d'Imprimerie. Pourvu qu'ils vendent leur marchandise, ils sont contens. Mais bientôt leur mauvaise conduite est découverte, & leurs misérables éditions décriées restent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrede est imprimé beaucoup plus infidèlement. L'Auteur est obligé de déclarer qu'il y a dans cette piece beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits, ni pu faire, comme ceux-ci par exemple :

Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle.*

L'Orphelin de la Chine n'est pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de Duchêne ces quatre vers que dit Gengiskan, & qui sont dans toutes les éditions.

Gardez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les tems;
Respectez-les; ils sont le prix de mon courage.
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de loix, ce long amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.

Ce discours est très-convenable dans la bouche d'un Prince sage, qui parle à des Tartares ennemis des loix & de la science.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Cessez de mutiler tous ces grands monumens
Echappés aux *fureurs des flammes, du pillage.*

Toute la fin de la tragédie de Zulime est ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué son père, qui sent tous ses crimes, & qui s'en punit, à qui son père pardonne, & qui s'écrie dans son désespoir, *J'en suis indigne*, doit faire un grand effet ! On a tronqué & altéré cette fin, & on finit la piece par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans Olimpie, sont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe sous la main.

Ne viens point, malheureux, par différens efforts.

En un mot, l'Auteur doit pour l'honneur de l'art, encore plus que pour sa propre justification, précautionner le lecteur contre cette édition de Duchêne, qui n'est qu'un tissu de fautes & de falsifications. Il n'est pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de son vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expressions, de substituer des liaisons à des Scènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été poussée à un tel excès, que les Comédiens de Province eux-mêmes, révoltés contre la licence & le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'Olimpie, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a représentée à Paris.

Ce n'est pas assez d'être parvenu à corrompre presque tous les ouvrages qu'un homme a composés pendant plus de cinquante années : tantôt on publie sous son nom de prétendues *lettres secrettes* ; tantôt ce sont

des lettres à ses *amis du Parnasse*, qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon ; & puis c'est son *porte-feuille retrouvé*, que personne ne voudrait ramasser. Granger le Libraire met son nom hardiment à un tome de Mêlanges ; un ex-Jésuite lui attribue des livres ridicules, & écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore ; & tout cela se vend à des provinciaux & à des étrangers, qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature Française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent & meurent, comme des insectes éphémères. Mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe. Le goût se corrompt tous les jours. Il en est à peu près de l'art d'écrire, comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cens Comédiens Français répandus dans l'Europe, & à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons nécessaires, & qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, & qui commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, sur l'agriculture sans avoir possédé un champ, sur le ministère sans être jamais entrés dans le bureau d'un Commis, sur l'art de gouverner sans avoir pu seulement gouverner leur servante ? Combien s'érigent en critiques, qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable, qui parlent de poësie, & qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers ? Combien enfin deviennent calomniateurs de profession, pour avoir du pain, & vendent des injures à tant la feuille ?


108





